

Là où je suis née, personne n'est né. Peut-être alors suis-je plusieurs.

La difficulté d'écrire ou de parler est presque insurmontable. Chaque jour je m'arrache à un silence, car chaque jour je dois réaffirmer ma vigilance à l'égard de ma propre histoire et ainsi affronter le danger de me noyer dans le marais allemand dont la consistance m'alourdit le pas. A aucun moment je n'ai pu faire un pas au-delà. Tous les jours je retombe, couverte de boue jusqu'aux hanches.

Depuis qu'arrivent de mon pays des nouvelles que je reçois comme d'anciens messages de mort, une voix en moi s'est levée, plus forte que toutes les résistances. Elle ouvre ces lèvres qui enferment le secret d'une naissance haïe, elle renvoie au fracas de l'histoire l'interdit qui soutient la jouissance. La voix insiste. Elle est d'une force à laquelle on ne se soustrait pas. Mais je n'ose pas encore, je tremble. La voix est là. Il faut obéir, il faut la faire entendre. Elle dit : ton histoire, parle-la, donne un corps au

silence. Tout est encore possible. La bouche peut s'ouvrir.

J'obéis. Le destin est fatal. Si l'on ne peut s'en libérer par une lutte féroce, mieux vaut se rendre. Il n'y a aucun risque. Sauf le risque de m'être risquée. Cela est sans importance. Car je ne parlerai pas que de moi, d'autres en moi sont nées. Je m'efface devant ce qui ne peut manquer de se passer. Cela va se passer. Cela s'est déjà passé. J'entends bouleversée les rôles de l'angoisse venant d'Allemagne, moi, survivante d'un monde dont les cauchemars subsistent toujours.

C'est ainsi. Vous m'entendez, mes sœurs et mes frères allemands. Vous partagez mes efforts. Avant que le destin ne nous coupe les langues.

Parler, écrire. Qui donne à voir, à entendre n'est pas mort. C'est peut-être la seule réponse au désespoir d'être née à un certain endroit, à un certain moment de l'histoire. Mais qui parle? Qui écrit? Je dis : personne. Plusieurs voix alors. Une voix allemande, une voix française, une troisième voix qui nous unit et nous sépare. Elle s'énonce, maladroite, articule étrangement, tâtonne et tombe. Elle s'insurge contre la menace d'une non-existence. Sûrement elle préfère le silence. Mais elle ne le tolère pas.

L'Allemagne. Rien n'y est à glorifier, ni à accuser.

Le passé nazi est enfermé dans un cercueil. Nous n'avons pu le voir : il est noir. Nous n'avons pu l'entendre : il se tait. Mais le passé est toujours là. Le

cercueil a des dimensions énormes, il prend la place de toute une génération. Il contient quinze années d'horreur. Il est plein à craquer. Le couvercle du cercueil est mal fermé. Une odeur nauséabonde, une odeur bien connue et générale se répand autour de lui, se répand partout en Allemagne. Où est le cadavre? A quoi ressemble-t-il?

Tout est caché, enfoui, déréalisé. Pas de vie. Nous supplions le vide. Personne ne vient nous enseigner. La peur nous saisit. A qui nous adresser? Où sont les parents? C'est la bataille entre notre appel et le silence de ceux qui veulent oublier qu'ils sont coupables. La limite du supportable est depuis longtemps dépassée. Tandis que nous, les enfants révoltés, nous appliquons notre énergie à faire surgir les images de l'histoire, l'odeur de la mort continue à envahir l'Allemagne.

C'est le désespoir de nos jeunes années.

Absurde de voir les mêmes qui, il y a quelques années, s'employaient à organiser l'extermination des Juifs, s'asseoir maintenant à côté de nous dans le métro, occuper les postes clés dans la nouvelle société, juger « en toute bonne conscience » les esprits qui se tournent vers une idée de justice. Il est terrible de ne pas pouvoir leur faire sentir combien on les trouve ignobles et détestables.

Tout est sali. Les mains, les chaises dans les cafés, les bancs dans les parcs, les rues, les prés, les pavés... Absurdes ces nouvelles lois, votées par d'anciens criminels, qui interdisent aux contestataires d'exercer

leur profession, et celles qui censurent les écrits où il est question de violence, infligent de lourdes peines à ceux qui ont le courage de dire *non* à cette comédie. Déjà dans quelques bibliothèques il faut inscrire son nom sur des listes pour pouvoir lire des textes qui ne sont pas conformes à la Constitution. Déjà on nous fait payer l'envie de nous révolter par des années de prison. Non, l'Allemagne n'est pas fasciste. On y négocie la réforme et la répression. L'Allemagne est étouffante. L'angoisse qui y règne fait reculer toutes les différences. La liberté fait peau de chagrin. Tout sera normalisé. Le modèle allemand est à l'avant-garde d'une société déshumanisée, aseptisée. Une société de robots, de fidèles serviteurs de l'État.

Rien n'est à glorifier. Rien n'est à accuser. Tout simplement la vie n'a pas trouvé où advenir. La stérilité est la suite naturelle de ce qui s'est passé pendant la guerre et que personne ne veut se rappeler. Le cas de l'Allemagne me semble désespéré.

Quand on pense à la mort tout est absurde. Le sombre automatisme de l'horreur peut paraître une comédie. On désespère en fin de compte devant un rien colossal et épouvantable. Une angoisse constante et précise occupe tout le corps. L'angoisse du corps devant ce rien. On parcourt la vie, impressionné par le spectacle et ses différentes scènes, entièrement contrôlées par l'État. L'ensemble : un trompe-l'œil, une erreur, un simulacre. On comprend alors son emprisonnement : un peuple ignorant, un beau

paysage, des morts ou des parents consciemment repoussés dans l'inconscience, des hommes et des femmes dans la simplicité de leur ignominie, dans la pauvreté de leurs besoins. C'est un siècle de démence où la bêtise et la méchanceté, l'indifférence, l'absence d'amour pour l'autre perpétuent, grimaçants, l'ordre de la masculinité. Chaque jour on se lève pour reprendre le chemin de la réussite ou simplement de l'acceptation. Chaque jour on tombe. Et la mort nous attend, morts déjà.

L'État est une construction qui institue l'échec de l'humanité, du peuple, corps vivant condamné sans cesse à l'infamie, à l'ignorance. La vie est ce leurre, cette folle désespérance qui brille, douce suppléance, dans les yeux profonds des enfants.

Nous, les Allemands, la vie ne nous intéresse pas.

Nous rêvons du passé et d'un avenir qui donnera satisfaction à notre envie de délivrance. Du présent nous ne savons rien. De la vie nous n'avons rien à dire — que ce lamentable constat d'une monotonie, d'une hantise inscrite dans nos gestes figés.

La génération des parents, ma génération : tous nous avons été humiliés. Nous sommes les créatures d'une agonie. Le modèle allemand fait école et ce n'est pas une école de bonheur. Tout s'explique, tout est parfaitement cohérent. Avec l'intelligence du cœur, jamais nous n'avons rien compris. Nous avons peur. Nous avons raison d'avoir peur. Depuis des décennies nous voyons les géants de l'angoisse envahir notre pays. Nos pensées sont lourdes, péni-

blement pensées, tordues, pétrifiées. Nos émotions sont des plagiats d'une culture sentimentale. Nous n'avons pas à avoir honte, mais l'avons-nous mérité?

Il conviendrait de nous cacher. Où? A la surface. Surface de glace. Surface blanche du papier.

1945. L'année zéro. Zéro de conduite pour un peuple presque entier. Une nouvelle époque de l'histoire allemande avait commencé avec la capitulation de l'armée nazie à Stalingrad. Une poignée d'étudiants se dressèrent alors à Munich. Ils avaient honte de leur pays et de son rôle néfaste dans le monde. C'étaient les frères et sœurs Scholl. Ils n'avaient ni armes, ni armée. Ils ne faisaient pas partie des anciennes élites de combattants de la résistance. Ils étaient quelques amis, des amis en confiance. Leur geste fut symbolique. Ils ne pouvaient faire plus que d'organiser une manifestation et diffuser des tracts. Sur l'un de ces tracts on pouvait lire : « Déchirez le manteau de l'indifférence dans lequel vous avez enveloppé votre cœur. Décidez-vous avant qu'il soit trop tard. »

Il était trop tard déjà pour une résistance du peuple allemand contre Hitler. Mais il n'est jamais trop tard pour crier dans un univers de mort quelques mots qui rappellent la vie. La vie, là où tout semble s'effondrer, est cette étincelle qui, sans pouvoir arrêter la machine de destruction, décompose l'acier, déjoue le triomphe absolu de la mort.

Geste d'effraction, geste de courage, écart par rapport aux mobilisations de masse : quelques feuilles volant au-dessus des chars pointent superbement une différence. Le peuple allemand, enfermé dans une seule image, non par la force véritable d'une idée mais par la violence de la répression, la violence de la souffrance, démontre sa dignité dans cet écart. A une époque où la philosophie avait cessé de produire des systèmes fermés et s'était néanmoins affiliée à la religion sociale des nazis, un tract devient la preuve vivante de la différence. Une feuille : un souffle du vrai, une poésie.

Le masque de l'unité dans la mort alors se déchire.

Les parents peuvent espérer de la naissance de leurs enfants.

Je suis née une première fois grâce à ceux qui sont morts. Je suis née ensuite de l'amour de mes parents, dont la mort se meurt dans mon existence.

Je ne l'ai pas dit encore.

L'Allemagne est le pays des silences. Notre silence est le seul lien entre les générations. Quand je parle, je me suis déjà arrachée à mon sol et à ceux qui l'habitent. Quand je parle, je suis déjà seule. Je dis mon exil au milieu des miens.

Y a-t-il un lieu pour la parole? J'étais prête à désertter mon pays, mon paradis, le seul à pouvoir accueillir mon corps. Nostalgie du lieu dont je suis absente. Je parle à partir du vide orgueilleux qu'est l'exil, par amour de mes ailes libres. Mais le corps n'y est plus. Je baigne dans un magma de mots, de significations

obscures, avec le désespoir de ne pas pouvoir me définir comme être humain. Peut-être est-ce trop tard? Peut-être un jour dira-t-on que l'être humain est mort en Allemagne, comme on a pu dire par exemple : « La fin de l'histoire est arrivée là. » Je ne sais pas. Pour moi rien n'est arrivé. Je me déploie entre l'histoire qui s'est passée et la vie qui demeure. Tout est énigmatique. L'univers confus que je porte en moi, mes rêves, mes fantasmes sont aussi déchirants que la réalité de tous les jours. Chacun des deux me menace de mort.

Une fois la blessure acceptée, il faut considérer le crime allemand comme celui qui enferme tous les crimes du monde. Comment le concevoir autrement? Les onze millions de martyrs sont spectaculaires par rapport aux cruautés commises partout ailleurs. Leur insistance dépend de la capacité de chacun à recevoir des images de honte dans sa propre chair. Mais le temps use le courage de crier, affaiblit les représentations sans étouffer encore la certitude. J'ai dans mon corps allemand cette épine d'un crime particulier. Je ne l'ai pas choisi, mais je ne peux m'en abstraire. C'est le mien. C'est comme souffrance que j'éprouve l'incompréhension de l'histoire de mon pays. Mais je n'aime pas les compromissions. Le corps doit porter ce qui lui est imposé. En cela le corps est historique. Il retrace l'aventure de plusieurs générations. Il est prophète parce qu'il connaît les secrets de ce qui le torture avant de les nommer. Mais il peut attendre. Attendre que l'autre donne lieu

à sa parole. Attendre qu'une autre parole lui donne corps. Tout surgissement est érotique.

Je n'ai pas vu le crime, mais j'ai été prise au corps. Ceux qui en sont responsables ne peuvent plus rêver. Mes rêves à moi sont nombreux. J'éprouve une nostalgie où les événements surviennent avec éclat, familiers comme la mémoire, étranges. Ils brodent autour des ratages, des non-dits, de la masse oubliée. Un non-lieu a été proclamé pour les coupables. Il n'y a pas de matière suffisante pour poursuivre l'histoire. Mais nul deuil prescrit par la raison d'État ne pourra effacer le dommage subi par celle qui est née dans une forêt noire, sur un bord de Rhin, dans les landes violettes longeant une mer du Nord.

Le non-lieu accordé au massacre a été mon verdict.

Entendez par là non pas une condamnation claire et par là libératrice qui rétablirait une innocence, mais au contraire ce qui me désigne l'impossible. De mon histoire je suis à jamais exclue. Le lieu de ma naissance n'est pas tenable car les parents qui existent encore n'y existent plus. La négation du crime qu'ils ont commis en commun est l'abîme dans lequel ils sont tombés. Tout est occulté. Le passé une longue nuit. Le présent une ombre. L'avenir un ennemi. Et tout est irrémédiable. Inscrit en moi avec les lettres de l'absence. Je ne peux méconnaître que je suis de ceux qui ont fauté, je ne peux me connaître en dehors de leur présence.

Mon impuissance radicale à repousser la dette qui n'est pas la mienne. Depuis ma naissance je suis

soumise à la torture du silence. La dette du passé est mon fardeau quotidien. Je suis insolvable. Je n'ai pas les moyens de la payer. Il en était ainsi. Il en est toujours ainsi. J'ai en moi un cadavre. L'histoire en a décidé. Tout ce qui me reste à faire est de révéler ce que je n'ai ni fait ni été. Me révéler : celle que je ne suis pas.

Ce qui est arrivé aux corps vraiment, ce que les corps ont éprouvé, nulle part on n'en trouve trace dans les écrits historiques. Mais si la transformation de notre corps dans l'histoire n'est pas reconduite à travers chacune de nos fibres, nous resterons étrangers à nous-mêmes, habités par des fantômes, incapables de vivre l'autre comme semblable. Les chemins pour connaître l'histoire passent à travers le corps. Si nous ne faisons pas intimement l'expérience des concepts : fascisme, communisme, démocratie, nous resterons séparés de notre lieu profond et exposés à toutes les violences.

Pour ces choses de la contrée de l'inconscient ma pensée souvent m'abandonne, mon langage lâche. Je tourne autour d'un vide, je spécule. Mais qui décrira, sinon moi, les incertaines rumeurs de mon âme, âme confondue à tant d'autres, âme qui à la fois aspire à être partie prenante, vivante de l'ensemble et ne peut s'énoncer qu'unique.

Mes mots seront un peu mystérieux, comme tout ce qui voudrait évoquer un état qu'on n'a pas réellement connu. Je ne sais pourquoi j'aime, pourquoi je hais. Je fais mon amour et ma haine à partir de l'histoire.

Le corps sent ce qu'il subit. Pendant longtemps je ne savais par où commencer pour dire mes joies et mes peines. Je ne sais toujours pas qui je désigne lorsque je dis *je, une Allemande*. Le mal me hante. J'essaie de le rattacher à mon origine. Pour le combattre je suis née trop tard. Maintenant j'ai peur d'être sauvée.